



IDÉES

Maurrassiens en rupture de ban

Le magistère intellectuel de premier plan exercé, pendant près d'un demi-siècle, par Charles Maurras à la tête de l'Action française, suscita de nombreuses dissidences à la mesure des enthousiasmes qu'il avait fait naître. La réédition d'un ouvrage capital de Paul Sérant.

PAR CHRISTIAN BROSIO

« Qui a été maurrassien, et ne l'est plus, risque de n'être plus rien ». Par cette réflexion consignée dans *Nous autres Français* (1939), Georges Bernanos entendait signifier qu'il ne pouvait plus jamais consentir à aucune organisation ou mouvement politique ce qu'il avait consacré à l'Action française. Cela faisait alors sept ans qu'il avait rompu avec le maître du mouvement nationaliste et royaliste, Charles Maurras, et son journal. Bernanos est l'un des « dissidents » de l'Action française les plus célèbres.

Hormis le Parti communiste, rarement aventure politico-intellectuelle aura fait preuve d'autant d'originalité et de longévité que l'Action française. Née du bouillonnement du nationalisme des dernières années du XIX^e siècle, seule une interdiction, en 1944, sous l'inculpation grotesque d'« intelligence avec l'ennemi » (elle qui n'avait cessé de poursuivre l'Allemagne d'une hostilité hargneuse, y compris sous l'Occupation), eut raison de son existence. Et encore, provisoirement, puisqu'à dès 1947, la mouvance se regroupa autour de l'hebdomadaire *Aspects de la France* pour se perpétuer, sous des formes et avec des fortunes diverses, jusqu'à nos jours.

L'AURA INTELLECTUELLE DU « KARL MARX DU NATIONALISME »

Provenant, né à Martignes en 1868, écrivain, poète, critique radical du romantisme après avoir été tenu par le nihilisme, défenseur du classicisme, proche de l'école romaine, disciple d'Auguste Comte, fédéraliste, nationaliste, resté monarchiste d'une remontée pour *La Gazette de France* sur les



Une manifestation de l'Action française. On reconnaît, au centre de la photographie, Charles Maurras et Léon Daudet, les deux principaux chefs du mouvement. Actif et influent, l'AF ne fut pourtant jamais un mouvement menaçant pour la République.

premiers Jeux olympiques modernes, à Athènes, en 1896, Charles Maurras n'est pas le fondateur *stricto sensu* de l'Action française. L'ayant rejoint quelques mois après sa création, au printemps 1898, par Henri Vaugeois et Maurice Pujo, il en devint, cependant, très vite le théoricien. L'un des principaux animateurs et l'âme. Avant de cofonder, en mars 1908, le quotidien du même nom dont il fut l'un des trois piliers avec Jacques Boitvillle et Léon Daudet.

À partir d'une synthèse de la pensée contre-révolutionnaire et du positivisme, à l'aide d'une méthode, l'« empirisme organisateur », il avait conduit au « nationalisme » socialiste ou intégral. Le nationalisme, affirmant-é, conduit à la monarchie dont la nécessité se démontre comme un théorème. Maurras s'inspira, des livres, selon le mot de Georges

Sorel, comme le « plus éminent théoricien que le marxisme ait jamais possédé ». Parfois surnommé le « Karl Marx du nationalisme », il exerça un temps une influence sur des personnalités aussi diverses que Proust, Malraux, Mauriac, De Gaulle ou Montherlant. Certains de ses disciples lui restèrent toujours fidèles, partageant en toute circonstance ses certitudes. D'autres, après un bout de chemin – plus ou moins long – à ses côtés, s'éloignèrent de lui et du mouvement, rompirent, entrèrent en dissidence.

UNE RÉFLEXION CONTINUE SUR UN MILIEU ET UNE « ÉCOLE »

En 1978, Paul Sérant (1922-2002) consacra à sept de ces « dissidents » un ouvrage capital publié par les éditions Copernic. Devenu introuvable, le voici ainsi réédité



Maurice Langlois, Georges Valois et Jacques Arthay, membres de l'Action Française, présentés à la « chambre correctionnelle le 24 janvier 1927, pour se voir reprocher une expédition contre les locaux de l'Action Française.

heureusement réédité par Pierre-Guillaume de Beauvillain, professeur d'histoire contemporaine à la Sorbonne, spécialiste des années 1930 et auteur, récemment, d'un *Charles Maurras : le maître et l'Action* (Armand Colin, 2013). Paul Sérant (Sallemon à l'état civil) était tout indiqué pour écrire ce livre, souligne Olivier Dard, tant « sa relation à l'objet traité est l'histoire de toute [sa] vie. Mais une vie d'engagement qu'une réflexion ouverte sur son milieu et une « école » qu'il a fréquentés depuis son adolescence ».

Frère cadet de l'essayiste catholique traditionaliste Louis Salleron (1905-1992), journaliste, écrivain, historien des idées éclectique et rigoureux, échappant à toute étiquette, il a longuement évolué, en admirateur critique du « Maître de Martignes », au sein de la nébuleuse maurrassienne, entretenant avec elle « une relation constante et passionnelle ». À l'usage de sept figures qu'il passe en revue : Georges Valois, Louis Dimier, Jacques Maritain, Georges Bernanos, Robert Brasillach, Thierry Maulnier et Claude Roy.

Alfred-Georges Gressent, dit Georges Valois, influencé par Proudhon et Nietzsche, théoricien du syndicalisme proche de Georges Sorel, rejoignit l'Action française en 1906, dont il assura, à partir de 1912, la direction de la maison d'édition, la Nouvelle Librairie nationale. Historien, critique d'art et catholique convaincu, professeur dans

l'enseignement libre, Louis Dimier, aujourd'hui oublié, cofonda, en 1906, l'institut d'Action française, la structure enseignante du mouvement. Philosophe néo-thomiste le plus en vue de son temps, Jacques Maritain n'exerça jamais de responsabilité au sein de l'Action française, ni en fut jamais adhérent, mais en fut un fervent compagnon de route dès 1912, devenant directeur associé de la *Revue universelle* fondée, en 1920, par Henri Massis et Jacques Bainville. L'un des plus grands romanciers, auteurs dramatiques et polémistes catholiques de son époque, Georges Bernanos fut un jeune militant actif de l'Action française de 1908 à 1914, parmi les Camelots du roi, l'organisation de choc du mouvement.

Quant à Robert Brasillach, Thierry Maulnier et Claude Roy, ils incarnent une nouvelle génération, celle des maurrassiens des années 1930 confrontés à « la tentative fasciste ». Une tentative que nul n'incarnera mieux (avec Lucien Rebatet dont il n'est pas question ici), jusqu'à son issue tragique, que le romancier-poète Robert Brasillach, qui tint le feuillet littéraire du quotidien royaliste de 1931 à 1939 (tout en collaborant à l'hebdomadaire *Je Suis Parisien*) sans avoir jamais milité. Une tentative à laquelle, en revanche, ses amis et condisciples Jacques-Louis Talagrand, dit Thierry Maulnier, qui adhéra à l'Action française en 1926 avant de devenir le maître à penser de la jeune droite (un des courants de la galaxie des « non conformistes des années trente »), et le critique littéraire Claude Roy ne cédèrent pas.

FACE À LA CONDAMNATION DU VATICAN

Pourquoi ces « dissidences » ? Dans le cas de Dimier, de Maritain et de Bernanos, certains ont argué de leur « prise de conscience » respective de l'incompatibilité supposée entre la doctrine maurrassienne et leur catholicisme. Une incompatibilité que la condamnation de l'Action française par le pape Pie XII, à la fin de 1926 (qui sera levée par Pie XII en 1939), serait venue confirmer. Ce n'est que partiellement vrai pour Maritain, et totalement faux pour Dimier et Bernanos. Agnostique paganismant, mais défenseur du catholicisme et de « l'Église, temple des définitions du devoir », Maurras n'en avait pas moins attiré à lui de nombreux catholiques, qui distinguaient ses idées politiques de ses idées strictement religieuses.

Venu à l'Action française sur les conseils de son directeur de conscience, le Père Clé-

risse, Maritain, sans jamais adhérer à l'ensemble de la pensée maurrassienne, n'en approuva pas moins l'essentiel de sa doctrine politique, notamment sa condamnation du libéralisme, de la démocratie et du modernisme, ainsi que sa conclusion en faveur de la monarchie qu'il articulait aux principes de saint Thomas d'Aquin. Toutefois, il est vrai qu'intervenu en 1928, plus d'un an après la condamnation pontificale, sa rupture fut essentiellement d'ordre religieux. Opposant la « primauté du spirituel » au « politique d'abord » maurrassien, il se rangea derrière Rome non sans continuer, quelques années encore, à reconnaître l'appartenance de Maurras à la science politique. Ce n'est qu'au terme d'une lente évolution qu'il devait venir à la veille de la Seconde Guerre mondiale, son « père de jeunesse mystérieux » et vouer aux gémonies le vieux maître.

Rien de tel concernant Dimier et Bernanos. Lorsque tomba la condamnation pontificale, le premier venait de rompre avec l'Action française. La question religieuse n'y était pour rien. Voyant toujours considéré comme « une fantaisie d'école », la pensée religieuse de Maurras ne l'a jamais dissuadé



Georges Bernanos (1888-1948). Acquis à ses débuts à l'Action française, il s'en éloigna et regretta son engagement dès *La Grande Peur des bien-pensants et catholiques, Avo de la guerre d'Espagne, dans Les Grands Cimetiers sans la terre, le calvaire des usages français avec un chèque avide de revanche contre la République. Ce qui ne lui fut pas pour autant de lui un dilemme bien-pensant.*